

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Linus BIRCHLER

Le Magnificat - Une journée de la vie de Bach

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 23, p. 174-178

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le Magnificat

Une journée de la vie de Bach

Jean-Sébastien s'éveilla de bon matin : du haut de la tour voisine, le veilleur annonçait cinq heures. La chambre était encore sombre ; le Cantor entendait près de lui la respiration tranquille de sa femme, Madeleine, et dans la chambre des garçons, le souffle bruyant de ses trois fils.

« C'est aujourd'hui mardi : à neuf heures, leçon de chant aux élèves de St-Thomas, à dix, latin chez ces crapauds de la troisième, et à midi, de nouveau le chant. Après-midi, je suis libre... non, un enterrement... un enterrement de troisième classe : un florin et demi ».

Ayant ainsi prévu les occupations de sa journée, Bach murmura sa prière du matin, et se retourna de l'autre côté pour sommeiller encore un peu ; mais l'insomnie légère dont souffrait de temps à autre le maître, alors âgé de trente-huit ans, ne lui laissa pas de répit ce matin-là, surtout depuis le moment où, à Sainte-Marie, la cloche de Matines s'était mise à sonner en cadence. Il songea au *Magnificat* qu'il voulait avoir achevé pour le mardi suivant. Il commença à repasser, dans son esprit, les quatre numéros déjà terminés : le chœur initial, le « *Magnificat anima mea Dominum* » vibrant d'une allégresse presque bruyante, puis l'air de mezzo-soprano qui monte audacieusement, le « *Et exultavit* » où, dans un mode pastoral, chante la joie de Noël, le « *Et exultavit* » écrit dans sa tonalité préférée de si mineur pour la voix de mezzo-soprano de sa femme et le trio « *Suscepit* » pour voix de femmes, tout palpitant d'une mystérieuse douceur et qu'il a, contre son habitude, mis en musique avant les versets précédents. Il faudrait peut-être changer l'accompagnement : dimanche dernier, à ce

concert privé, le harpiste a tellement joué de travers que c'était lamentable ; rien d'autre à faire que de confier l'accompagnement au clavecin, tout simplement.

Mais revenons aux versets précédents : « *Quia fecit mihi magna* »... Il faudrait ici un air de basse qui, éclatant brusquement, contrasterait avec la douceur presque douloureuse du remerciement qu'est le « *Quia respexit* ». Une mélodie sonnait obstinément à l'oreille du maître; il se demandait le parti qu'il en pourrait tirer, lorsqu'il s'aperçut soudain qu'il chantonnait tout haut, car Madeleine assoupie remuait son bras sur la couverture. Effrayé, il se tut, et s'efforça de saisir la petite main chaude, que dans son sommeil à demi-conscient, Madeleine lui abandonnait ; tandis que, au rythme d'une cloche lointaine, se balançait dans son esprit, la mélodie en la majeur du solo de basse — qui montait et redescendait, et s'amplifiait...

Il tomba dans un sommeil sans rêves.

Lorsque Jean-Sébastien se réveilla, la lumière crue d'une brumeuse journée d'octobre, éclairait sa chambre. Près de lui, la couverture du lit avait été rejetée : il entendait Madeleine aller et venir dans la cuisine, pour préparer la soupe du matin. Il devait déjà être tard : il s'étira, jusqu'à ce qu'il pût apercevoir le cadran de l'église de St-Thomas : huit heures allaient sonner. Avec un léger soupir de bien-être, il s'accorda encore quelques minutes. Et, il repassa en imagination l'air écrit la veille pour sa femme : « Parce qu'il a abaissé ses regards sur la bassesse de sa servante ». Il entendait la viole d'amour commencer la plainte douce de la ritournelle, et sa femme entonner discrètement sur le même thème, cet hymne à la Félicité douloureuse et baignée de larmes ; il vit distinctement devant lui, comme en un tableau, le geste qu'indique l'« *ecce* » trois fois répété. Ses pensées s'éloignaient de la cantatrice pour ne plus s'attacher qu'aux paroles qu'il avait placées dans la bouche de sa femme : « Toutes les générations m'estimeront désormais bienheureuse ».

O ce bonheur angoissant, de se savoir la Mère du Seigneur Jésus !

La cloche qui sonnait huit heures interrompit le cours de ses pensées. D'un bond, il fut hors de son lit, et pendant qu'en lui chantait le « *beatam, beatam me dicent* » — il avait enfilé ses culottes bleues, et saisi ses bas verts sur la chaise. Mais une pensée lui traversa soudain l'esprit : « Non, pas les verts ; les noirs, sinon tu devras encore te changer avant l'enterrement ». Déjà, il s'était approché du bahut et y avait pris une paire de beaux bas noirs (c'était sa première femme — Dieu ait son âme — qui les lui avait tricotés), cependant que sa voix étouffée par les larmes, jubilait : « *Beatam, beatam, beatam me dicent* ». Il s'assit lourdement sur son lit, passa la jambe droite sur la gauche, et se mit en devoir de l'introduire avec précaution dans le bas de fine laine — tout en attaquant la seconde partie de verset : « *omnes, omnes generationes...* »

L'espace et le temps s'abolirent : il vit des millions d'hommes, des noirs et des blancs, en turban ou en tresse, des Orientaux à barbes de prophètes et des Grecs rasés, plus blancs que des marbres, tous réunis en un cercle immense autour de l'Unique, tous regardant vers Elle, vers la Vierge bénie, qui portait le Seigneur dans son sein. Et ces millions d'hommes, toutes les générations depuis le commencement jusqu'à la fin des jours, regardaient vers la jeune Vierge agenouillée, petite et tremblante, dans l'espace vide, au milieu du cercle ; tous les cous étaient tendus, toutes les mains levées et le chant de ces millions d'hommes était un fleuve de louanges.

Jean-Sébastien tressaillit. Il ne savait plus s'il voyait ou s'il entendait, car, dans cette minute de sublime contemplation, ces deux sens s'étaient fondus en un seul. « *Omnes, omnes generationes* », balbutiaient ses lèvres, cependant qu'il demeurait immobile, assis sur le bord de son lit, la jambe droite sur la gauche, et son bas noir à la main. —

Une mer houleuse de têtes, toutes tournées vers cette petite créature pleine de grâces...

Bach n'avait point remarqué que son plus jeune fils, le petit Jean-Gottfried, âgé de cinq ans, s'était cramponné à la poignée de la porte et avait fini par entrer en trotinant. L'immobilité, la fixité des yeux de son père l'effraya ; il sortit et appela sa mère. Madeleine jeta un coup d'œil dans la chambre, puis ferma doucement la porte, en recommandant le silence et la tranquillité aux enfants.

Secoué de frissons, Jean-Sébastien répéta bien trente fois : « *Omnes, omnes generationes* ». Brusquement, il revint à la réalité. Ses membres s'étaient engourdis. Il eut l'impression d'être demeuré assis pendant plusieurs heures. Lorsqu'il regarda l'horloge du clocher, il constata, tout étonné, qu'à peine un quart d'heure s'était écoulé depuis son lever. Il s'étira, puis s'habilla rapidement, mais avec soin. Pas plus tard qu'avant-hier, le Recteur l'a admonesté parce qu'il ne commence pas toujours ses classes à l'heure : il ne faut pas être en retard. Lorsque, son linge mouillé à la main, il se pencha à la fenêtre ouverte et regarda la fontaine sur la place, pour la première fois il perçut nettement comment il relierait l'air « *Quia respexit* » au chœur de l'« *Omnes generationes* ». Maintenant, c'était parfaitement clair ; il se mit à examiner quelle tonalité conviendrait le mieux : fa dièze mineur ? — oui ; ainsi, au troisième « *beatam* », l'air courrait directement vers do dièze majeur ; — ça va ; c'est parfait. Comme par enchantement, il avait trouvé le thème cherché. Il ressentit de nouveau un léger frisson ; sans doute, c'était la fraîcheur de ce matin automnal qui pénétrait... Il vit nettement la forme à employer : pas de fugue, mais les cinq voix attaquant rapidement l'une après l'autre, et se pressant en impétueux appels : « *omnes, omnes...* » Il entendait la récitation bien marquée et rapide de la basse seule : « *omnes, omnes* » se joindre au chœur, puis s'y mêler le cri du soprano ; puis de nouveau toutes les voix

qui ondulent, et finalement se poussent, s'entassent et montent par degrés au-dessus d'une pédale ; visible comme sur un tableau, se détachait l'image de l'Unique, dans le tourbillon de l'humanité. Bach sentait palpiter ses tempes ; il se hâta d'achever sa toilette, tout en songeant à la suite : très douce, non plus en imitation, mais chantée par toutes les voix unies ; — seulement, terminera-t-il forte, ou piano ?...

A cet instant, son aînée, la blonde Dorothée, âgée de quinze ans, lui mit la main sur l'épaule. « Viens, père, tu vas être en retard ». Elle l'aida à enfiler sa jaquette et lui attacha son jabot. Il était réellement temps d'aller à l'école. Déjà les élèves de St-Thomas montaient et descendaient bruyamment l'escalier, devant la cuisine. Madeleine l'attendait à table avec les quatre enfants du premier lit. C'était au tour de Friedemann de réciter la prière. Son père, très calme maintenant, servit, dans les assiettes de terre, la soupe au gruau, que tous trouvèrent bonne ; seul, Jean-Sébastien réclama doucement à sa femme un peu de sel. Après que le maître se fut essuyé la bouche, Madeleine lui plaça sur la tête la simple perruque des jours d'oeuvre, et reçut en remerciement le baiser accoutumé. Il n'avait pas besoin de chapeau, et, sans manteau, il s'en alla directement à l'école par la porte de la cuisine.

(A suivre)

Tiré du
Schweizer-Heimkalender, 1925
Edit.: Bopp, Bülach (Zurich).

Linus BIRCHLER
traduit, avec la
bienveillante autorisation
de l'auteur, par
Amédée Délèze, Phil.